

Une vie de peintre

Jacques Folch-Ribas

Volume 4, Number 19-20, January–February 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1962). Une vie de peintre. *Liberté*, 4(19-20), 3–4.

UNE VIE DE PEINTRE

C'est le mot "respect" qui me vient à l'idée, puis qui me poursuit, durant ma visite à l'oeuvre de Borduas. Un calme, une qualité rare de silence, nous sommes tous écrasés. Non par l'anecdote de l'homme, mais par l'oeuvre, et le long cheminement...

"Il était inutile d'interroger ses actes, même les plus décisifs ses affirmations, même les plus violentes. On expliquera comme on voudra ce qu'il a fait ou ce qu'il a dit, mais ce ne sera que jeu de mots si l'on ne sait pas tout oublier devant ses tableaux". Ces phrases de Robert Elie, il me semble qu'elles soient invitation au bourgeois, apeuré devant le scandale : ne vous occupez pas de tout cela, monsieur, regardez seulement, comprenez, et devant cet effort, devant cette oeuvre, pardonnez les écarts du cheval fougueux. Et puis, en y regardant de plus près, on pourrait leur trouver un sens plus subtil, et plus actuel : ne faites pas de Borduas un martyr, oubliez le Refus Global, et le courage même, et les malheurs, si dur que ce soit de ne pas garder rancune. Il y a cette rétrospective au Musée, un Musée plein, et silencieux. Il y a une vie remplie, et heureuse, — si l'on peut être heureux et artiste à la fois — malgré tout. Envions Borduas, il a fait ce qu'il a voulu. En connaissez-vous beaucoup ? Accordons-lui cette qualité : l'intelligence, à l'écouter parler, à le lire, l'intelligence de lui-même et du monde : il savait que tout se paie, une vie d'homme par de la peine, un oeuvre par le désenchantement.

"Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare"...

Il savait que tout se paie. Accordons-lui la lucidité : "*Cette oeuvre (le Refus Global) m'aura beaucoup nuï... Mais je ne regrette rien. Ce livre m'aura conduit à New York, où je me suis trouvé*". C'est simple, très beau, très lucide.

Dans la vie, il n'existe pas de bureau des Pleurs.

Il reste la peinture, l'aventure étonnante de ce peintre qui cherchait l'air et l'espace, et le soleil, comme une plante frissonne

et germe, livrée au tropisme. Ecoutez Borduas dire que " *pour pousser, il faut quand même avoir l'esprit en dehors de la terre où on est né* ", comme pour s'excuser de son errance. Jamais pourtant, je crois, Borduas n'a fui son pays (en tous cas, jamais sa peinture ne l'a fait), jamais il n'a oublié cette terre nordique, ses oeuvres sont pleines d'espace et de vent, de froid et de rêve, de mystère, même lorsqu'elles jettent mille feux comme durant la période des " floraisons ", jamais il ne s'est nourri autrement qu'avec ses racines . . .

Nous ne pourrons plus jamais regarder un Borduas, maintenant, après cette rétrospective, du même air de découverte. Un seul Borduas, c'est comme une feuille : si belle soit-elle, elle ne prend sa valeur que sur l'arbre, qu'au milieu des autres. Même belle, au sol, elle appelle le regard à chercher le mystère d'où elle vient, à remonter aux branches, à l'arbre, à la vie ; celle de Borduas est là, toute entière.

Quête d'absolu, de pérennité. Vitesse, continuelle accélération des expériences. En quelques années, il passe du figuratif à l'expérience, puis aux expressionnismes abstraits, il essaie tout, chaque pas est un progrès . . . non pas vers la peinture, mais vers lui-même. "*L'effort, dit-il, est dans le sens de suivre ce qui se fait*". Voici la phrase qui me semble, de Borduas, la plus importante, et de loin; phrase qu'il laisse aller tout naturellement, parlant de son travail de professeur, phrase qui sort probablement de ses entrailles. Il suit ce qu'il fait, il cherche, il regarde vivre sa peinture d'un oeil perçant, silencieux devant elle, effacé. Chaque composition est un pas. Suivez le progrès — le cheminement — vers l'absolu. Il avance, effrayé du pouvoir incantatoire de ce mystère qu'est le côtoisement des matières, et que moins il y ait de matières, plus le jeu soit difficile et beau. Bientôt la couleur même le gêne. Il dit : "*La couleur jouait justement ce rôle d'intermédiaire, d'un plan à l'autre. Et comme les intermédiaires ont sauté, la couleur a sauté avec*". Il reste quoi ? Le mystère nu.

Borduas a démystifié la peinture, en se refusant à lui-même les facilités les moins apparentes. Il est devenu lentement ce qu'il était. Il a décortiqué l'espace, une écaille après l'autre, perdant à chaque arrachement quelques-uns de ses jouets. Il est mort presque nu, comme son dernier tableau. Il avait vécu la plus belle des aventures : il avait trouvé Borduas.